

■ **Éric-Emmanuel Schmitt se lance dans un projet d'ogre : une histoire de l'humanité en huit gros romans, de la Préhistoire à aujourd'hui.**

■ **Un défi alimenté par la grande inquiétude actuelle : les hommes ont pris conscience de leur fin possible.**

Entretien Guy Duplat

Paradis perdu, premier volume de la titanique *Traversée des temps* entreprise par Éric-Emmanuel Schmitt (cf. ci-contre), est centré sur les débuts de l'humanité avec l'histoire de Noam il y a 8000 ans, à un moment charnière, lorsque l'époque des chasseurs-cueilleurs nomades cède peu à peu la place à celle des agriculteurs du Néolithique. On retrouvera Noam dans les volumes suivants, dont le prochain, centré cette fois sur l'épopée de Gilgamesh en Mésopotamie, l'invention de la ville, avec les classes sociales et aussi l'esclavage.

Le cycle romanesque débute par un prologue qui se déroule aujourd'hui en 2020, à Beyrouth, où Noam se réveille et découvre le monde menacé par un nouveau Déluge, celui du réchauffement climatique et du terrorisme. Il se remémore alors toute sa vie.

Ce premier volume raconte les liens initiaux entre Noam, son oncle Barak, son père, les femmes qu'il découvre. L'occasion pour É.-E. Schmitt de montrer la persistance à travers les millénaires des mêmes sentiments et pulsions. Tout au long du livre, on retrouve en notes de bas de page de courtes réflexions, érudites, souvent savoureuses, autant sur Einstein qui risque de se noyer, sur pourquoi nos ancêtres n'avaient pas de caries, sur l'aspirine néolithique ou sur les dangers de la spécialisation.

Comme les feuilletonistes de jadis, É.-E. Schmitt ménage des éléments de suspense pour préparer les tomes suivants, dont un évoquera la Belgique, nous dit l'écrivain, qui sera, ce mercredi à 20h50 sur France 5, l'invité de *La Grande Librairie* de François Busnel.

Ce premier volume est marqué par un certain pessimisme face aux dérèglements de nos sociétés et par le rappel des temps heureux de jadis quand nous étions en symbiose avec la nature. Si ce gros livre comprend des longueurs, le métier de conteur d'Éric-Emmanuel Schmitt est à l'œuvre, mêlé comme toujours à des réflexions et des aphorismes typiques de ses livres, portant sur les questions éternelles des hommes : le pouvoir, la paternité, la sexualité, la violence.

Comment est né ce projet ?

L'idée m'était venue quand j'avais 25 ans. Jeune agrégé de philosophie, sorti de Normale-Sup, je pensais à une saga racontant l'histoire d'un immortel à travers les siècles, qui nous rapporterait les événements ayant fondé l'humanité et nous montrerait comment nous sommes devenus ce que nous sommes. La société humaine est en effet le produit de l'histoire de l'homme. Mais à 25 ans, je n'étais pas capable de le faire. Aujourd'hui, je me sentais prêt à m'y lancer avec, au centre, Noam, un médecin-guérisseur immortel qui cherche les secrets de la vie pour les autres et le secret de la mort pour lui-même. Dans cette suite de romans, je me confronterai aux récits fondateurs (Bible, Gilgamesh, mythologies...) et à comment ces récits ont habillé la réalité des hommes. On sait ainsi que le Déluge,

qui est au centre du premier roman, a une base historique, quand la Méditerranée, à cause de la montée des mers, a brusquement envahi la mer Noire par une vague gigantesque.

Se lancer dans une telle entreprise, à 60 ans, c'est le secret pour rester actif ?

Je me donne dix ans pour boucler le cycle et j'aurai ainsi chaque jour une bonne raison de me lever ! C'est comme pour ceux qui montent l'Himalaya : on ne regarde pas le sommet, mais ses pieds. Je ne regarde pas la fin du cycle, mais l'écriture au fur et à mesure qui est, pour, moi un mode d'exploration de ma pensée. Je n'écris pas ce que je pense, mais en écrivant, je découvre ce que je pense.

Noam revient aujourd'hui à Beyrouth dans une ambiance de crise climatique. D'un nouveau Déluge possible ?

Le Déluge a été le dernier avertissement de la nature (ou des dieux) à l'homme. Ensuite, c'est l'homme lui-même qui sera à l'origine des déluges et c'est l'homme désormais qui s'attaque aux conditions même de sa survie. On vit un moment unique de l'histoire humaine, où les hommes ont collectivement pris conscience de la boursoufflure humaine. Les hommes, aujourd'hui dessoufflés, réalisent que la toute-dominance par l'homme est une impasse. De tout temps les hommes ont craint la fin du monde que les dieux leur infligeraient mais cette fois, ils pourraient se l'infliger eux-mêmes. Ces romans veulent aussi raconter comment on en est arrivé là.

Votre roman s'intitule "Paradis perdu". Est-ce le paradis du temps des chasseurs-cueilleurs ? Le progrès fut-il une illusion ?

Avec le Néolithique et l'agriculture, sont arrivés la propriété, les inégalités, le vol, une situation dégradée pour la femme, qui était avant cela l'égal de l'homme. Nous vivions jadis dans le savoir partagé, chaque homme pouvait faire tout ce qu'un homme devait savoir. Avec la spécialisation, on est tombé dans l'ignorance partagée. On a perdu notre autonomie et nous dépendons totalement des autres, comme on l'a encore vu avec le Covid.

Comment se fait-il que tant de livres de philosophie ou de religion ne nous aient pas amenés à plus de sagesse ?

Un livre, quel qu'il soit, ne peut pas changer les hommes (l'humanité), mais un livre peut totalement changer un homme, dans l'intimité de la lecture.

On sent que vous vous êtes amusé à écrire sur Noam en partant de la Bible ?

Oui, dans la Bible, il est dit que Noé a vécu 950 ans. Il était quasi immortel, ce qui, d'ailleurs, devait être une malédiction pour lui. Voir son fils Cham mourir de vieillesse dans ses bras est horrible. L'immortel est un

Un projet d'ogre



Éric-Emmanuel Schmitt, 60 ans, a déjà 28 livres et 39 pièces de théâtre à son actif, 22 millions de livres vendus, et il est aussi membre de l'Académie Goncourt. Malgré cela, il garde un appétit d'ogre. "Et de gourmet", ajoute-t-il. Il en fallait pour se lancer dans le projet fou, un peu mégalo, de *La Traversée des temps*, une suite de huit romans – plus de 5000 pages au total – qui raconteront toute l'histoire de l'humanité vue à travers un personnage immortel, Noam (le Noé de la Bible), dont le premier volume, *Paradis perdu*, vient de paraître. Son éditeur parle d'une saga qui mélange le souffle romanesque d'Alexandre Dumas à l'érudition du best-seller *Sapiens* de Yuval Noah Harari. Éric-Emmanuel Schmitt se donne dix ans pour achever cette tâche.

→ "Paradis perdu, La traversée des temps I", d'Éric-Emmanuel Schmitt chez Albin Michel (564 pp., 22,90€/15,99€ en version numérique).

solitaire, séparé des autres, qui doit se cacher et qui traîne éternellement les mêmes chagrins et les mêmes ignorances. Je me suis même amusé à réinterpréter l'épisode biblique mystérieux de la nudité scandaleuse de Noé. Ici, en découvrant sa nudité, apparaît le scandale de son éternelle jeunesse.

Son demi-frère Derek et son grand amour Noura sont aussi deux personnages éternels qui reviendront dans les prochains romans.

J'avais envie de raconter un amour qui dure éternellement, celui entre Noam et Noura, avec ses incompréhensions, ses désynchronisations. Et je voulais aussi, à travers Noura, voir comment la notion du temps est vue autrement par une femme que par un homme, comme l'expliquait Simone de Beauvoir. Quant à Derek, il est celui qui a des certitudes et est donc dange-reux, alors que Noam porte l'étonnement philosophique. Ces deux frères opposés me permettent de toucher à la tragédie. Souvent le pire vient de la proximité. On a expliqué comment l'antisémitisme et le racisme ne naissent pas de la différence, mais de la peur que cette différence n'existe pas. C'est ce conflit qui habite Noam et Derek.

De tout temps les hommes ont craint la fin du monde que les dieux leur infligeraient mais cette fois ils pourraient se l'infliger eux-mêmes.

Les caractères et sentiments des personnages sont encore actuels : le rapport au pouvoir, l'amour, etc.

Une fresque historique doit suggérer à la fois les variants apportés par l'Histoire et les invariants portés par l'anthropologie. Et ces caractères finalement proches de ceux des humains d'aujourd'hui créent aussi une proximité avec le lecteur. C'est la force du roman de pouvoir rendre le lointain si proche. J'y ajoute toutes ces notes où je place de la science, de la réflexion, sans oublier l'humour.

Vous écrivez dans votre propriété en Belgique ?

La Belgique est mon atelier. Quand j'écris dans mon village du Hainaut, mes problèmes d'écriture sont résolus par une bonne marche dans les bois. Alors que je ne suis jamais parvenu à écrire une seule ligne quand je suis à Paris, une ville qui capte toute mon énergie.

Êtes-vous pessimiste pour l'avenir ? Vous avez souvent évoqué votre foi chrétienne...

Métaphysiquement, je suis serein. La vie est un cadeau sublime qui va de pair avec la mort. Existentiellement, je suis inquiet devant l'état du monde. Heureusement, car l'inquiétude est mon levain qui me fait vivre et écrire. Socialement, je suis par contre pessimiste parce que les hommes n'apprennent décidément rien de leur Histoire et de leurs erreurs passées. Comme Kant, je pense qu'il y a un mal radical qu'on voit avec les massacres, voire les pandémies, mais on peut encore éviter le pire. Dans ce sens, ce livre est un appel à la responsabilité de chacun.